

slavon en 1789, et son frère, le logothète, étaient les fils d'un prêtre. Le volume contient une grande quantité de toponymes et d'anthroponymes (surnoms : Bouroșu, Mițablindă, Burtămare; prénoms rares : Duminiță, Stanislava, Colțea, Sibiu!). Les deux index sont accompagnés d'un utile glossaire. Parmi les illustrations, nous retrouvons les Lăpușneanu, princes de Moldavie, et le métropolitain Théophile, dont les portraits sont conservés à Docheiariou.

Andrei Pippidi

TURCS ET TURQUERIES (XVI^e–XVIII^e siècles). Préface de Lucien Bély, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, Paris, 2009, 222 p.

Voici un volume dont les auteurs, au nombre de huit, ont réuni leurs études qui furent présentées en 2006 à un débat sur les relations diplomatiques entre la France et l'Empire Ottoman et sur l'image visuelle ou littéraire que les Occidentaux se sont faite des Turcs à partir de la chute de Constantinople.

L'introduction que signe Gilles Veinstein distingue ingénieusement trois cercles successifs de la domination ottomane en Europe. La Moldavie, la Valachie et la Transylvanie appartiennent, en tant que pays tributaires, au cercle le plus éloigné du centre, ce qui les rend difficilement contrôlables. Une zone transitoire comprend la Grèce, la Serbie, le Monténégro, l'Albanie, la Bosnie-Herzégovine et, malgré son autonomie, Raguse, ainsi que les territoires du nord de la Mer Noire Kefe et Akkerman, rattachés à l'Empire en 1475 et 1484. Les premières provinces conquises forment le troisième groupe : la Bulgarie, la Thrace, la Thessalie, la Macédoine et la Dobroudja, complètement annexées. L'auteur met en relief les différences qui ont fait que de fortes continuités ethniques et religieuses se sont maintenues. En même temps, il reconnaît les influences réciproques qui jouent entre l'islam et la population chrétienne des Balkans. Cet aperçu clair et systématique réduit le rôle de « dénationalisation » attribué souvent aux conversions à l'islam.

Le grand sujet des récits de voyageurs occidentaux et leur valeur comme témoignages sur le monde ottoman est traité par Elisabetta Borromeo, à laquelle on doit depuis 2007 un ouvrage important sur la même question pour la première moitié du XVII^e siècle. Faruk Bilici montre comment la France des premiers Bourbons a maintenu l'idéologie de croisade à côté d'une politique plus réaliste qui avait en vue les intérêts commerciaux et, également, la tendance à tendre des embûches aux Habsbourg. Avec Géraud Poumarède, auteur d'un récent ouvrage sur les dernières croisades, on passe en revue les missions échangées entre la Porte et le Roi Très-Chrétien. Pour Antonio Rincon, envoyé auprès du sultan par François I^{er}, on cite seulement un article de 1913, quoiqu'il existe celui de Marie Holban, *Autour de la première ambassade d'Antonio Rincon en Orient et de sa mission auprès du voïvode de Transylvanie Jean Zapolya (1522–1523)*, « Revue Roumaine d'Histoire », XXIII, 2, pp. 101–116. Du côté ottoman, les relations des ambassadeurs en Europe occidentale de 1665 à 1838 sont présentées par Frédéric Hitzel.

Guy Le Thiec, *Le Turc en Italie. Divertissements nobiliaires à la Renaissance*, est sans doute une contribution majeure de ce livre. Des représentations du « Turc » figuraient dans les spectacles et les tournois organisés à Rome, à Milan, à Pise et Florence et surtout à Mantoue où les Gonzague prétendaient avoir des droits au trône de Constantinople comme héritiers des marquis de Montferrat. Le duc Vincent I^{er} de Mantoue n'avait-il pas pris part aux guerres de Hongrie contre les Turcs? Après le travail classique d'Albert Mas sur les Turcs dans la littérature espagnole du siècle d'or, il n'y a plus eu de recherches notables à ce sujet : Alexandra Merle rétablit des repères pour cette direction d'études. Il faudrait ajouter à la bibliographie qu'elle cite les volumes de José M. Floristan Imizcoz *Fuentes para la política oriental de los Austrias. La documentación griega del Archivo de Simancas (1571–1621)*, Léon, 1988. La présence des scènes orientales dans les ballets de cour – on l'a vue pour l'Italie – peut être relevée aussi en France, ce que fait Françoise Dartois-Lapeyre, en ajoutant une discographie où Lully et Rameau côtoient Vivaldi, Haendel et Mozart.

Ce livre pourvu d'une illustration suggestive et originale nous offre un état des fichiers de données afférents au dialogue entre l'Empire Ottoman et l'Occident européen.

Andrei Pippidi

Magie du bosphore ou le rêve d'Orient au XVIIIe siècle. Catalogue rédigé par Elisabeth Leprêtre, Anne Mézin et Catherine Vigne, Durand Imprimeurs, Le Havre, 2010, 143 p. dont 200 ill.

Il s'agit d'une exposition qui a eu lieu du 5 mars au 30 août 2010 aux Musées Historiques de la Ville du Havre. Elle présentait l'Empire Ottoman tel que l'ont vu les Occidentaux curieux ou fascinés. Le Catalogue déploie ces richesses en enchaînant les thèmes de la plupart des tableaux : vues et paysages, cortèges officiels et portraits, scènes d'un harem imaginé plutôt qu'aperçu en réalité. Les mœurs du Levant sont évoquées à travers les fragments de vie quotidienne que les artistes français, italiens ou allemands ont pu voir pendant leur séjour dans la capitale ottomane. On sait que, depuis le XVI^e siècle, les collections de costumes, qui illustraient la variété des classes sociales, des groupes ethniques ou religieux et des professions, étaient fréquemment représentées pour être remportées comme souvenir par les voyageurs. De telles turqueries forment une suite d'aquarelles et de gouaches qui montrent le goût des visiteurs étrangers pour ces déguisements. Une autre section de l'exposition est d'un intérêt exceptionnel parce qu'elle contient des objets d'art (mobilier, habits ou tissus précieux, céramiques et porcelaines) recueillis par des amateurs éclairés et montrés au public pour la première fois.

À feuilleter l'album, on découvre les images de cérémonies solennelles qui mettent en scène l'envoyé du sultan à Versailles en 1721 ou des ambassadeurs de France à la Porte en 1768 et en 1796. Parfois, à côté de ces derniers, apparaît le drogman, personnage indispensable. Ainsi, l'Arménien Bedros Jamjoglou dans une toile du peintre lyonnais Duchateau. Mustapha III, Abdul Hamid I et Selim III ont leur portrait parmi ces peintures : les traits du visage, quoiqu'ils aient l'air aigri et inquiet, n'arrivent pas à effacer l'impression faite par la puissance du souverain. L'aspect intime de l'existence des sultans est également présent : Van Mour et d'autres se plaisaient à représenter une « Nouvelle arrivée au harem » ; ailleurs c'est un pacha qui reçoit sa favorite. L'atmosphère d'intérieur oriental est bien rendue lorsque le spectateur assiste à l'entretien de dames grecques comme dans les compositions du chevalier de Favray.

Construire un pareil ensemble d'oeuvres d'art d'une haute valeur historique a dû être un effort extraordinaire. Les principales sources de l'exposition ont été les anciennes collections de Vergennes, le ministre de Louis XV, de Louis Chénier, historien de l'Empire ottoman et homme d'affaires intéressé dans le commerce du Levant, du diplomate François Charles-Roux, auteur d'un ouvrage sur la France et les Chrétiens d'Orient, enfin et surtout, ce qui fut rassemblé par Auguste Boppe, dont le livre *Les Peintres du Bosphore au dix-huitième siècle* (1911) est un classique inoubliable.

À part l'importance des collections particulières qui ont contribué à constituer cette exposition, il faut remarquer qu'on a puisé dans le recueil des lithographies de Dupré (1825), dans la série des copies exécutées pour le comte von der Schulenburg en 1742–1743 par les frères Guardi d'après Van Mour, dans la suite de dessins de Luigi Manzoni (1813) ainsi que dans la belle collection Calckoen, conservée au Rijksmuseum d'Amsterdam.

Ce qui augmente la valeur du catalogue c'est l'érudition de son appareil critique. Celui-ci comprend un glossaire, une chronologie, une bibliographie et les notices biographiques, plus d'une centaine, ajoutées en appendice, qui réunissent de nombreux renseignements sur les artistes, les collectionneurs et même les personnes représentées dans les tableaux ou les gravures, quand on a pu les identifier.

La recherche et le raffinement de l'illustration font que ce livre qui servira comme instrument de travail est en même temps un joyau : les oeuvres que nous sommes conviés à regarder reproduisent la luminosité vivante des paysages, l'activité bigarrée des canaux, le va-et-vient des gens, la somptuosité chaude des costumes d'apparat.

Andrei Pippidi